L'Adieu au journal. Essai d'histoire médiatique

Guillaume Pinson
L'Adieu au journal. Essai d'histoire médiatique
Paris, CNRS Éditions, 2026
Collection « Les décalé·e·s »
ISBN 978-2-271-15862-8

Juliette Milbach

Chercheuse associée au Centre d'études russes, caucasiennes, est-européennes et centrasiatiques (CERCEC, CNRS/EHESS), à l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM), ainsi qu'au département des Arts du spectacle de la Bibliothèque nationale de France

Dans *L'Adieu au journal*, Guillaume Pinson (historien de la presse de l'époque contemporaine, Université Laval, Québec) propose de cerner la fin de l'âge médiatique advenue avec notre temps numérique. L'ouvrage s'ancre dans un champ que Guillaume Pinson a largement contribué à structurer, et qui s'inscrit dans le prolongement de *La civilisation du journal*[1]. Mais, là où ces travaux décrivent une culture médiatique en propre, *L'adieu au journal* la relit depuis son point d'arrivée supposé, le numérique. L'auteur mobilise des traditions historiographiques et des sources vastes pour méditer sur un double mouvement : à la fois l'essor de la culture numérique et l'effacement de la presse imprimée de notre quotidien. Le but est d'expliquer que les émotions ressenties dans cette culture numérique sont une sorte de répétition des XIXe-début XXe siècle. Le constat place l'objet imprimé, le journal, au centre de la vie civique et culturelle. Et, même s'il cohabite avec d'autres dispositifs médiatiques (l'écoute de la radio, le visionnement des programmes télévisés), il est le dispositif portatif par excellence (l'apparition du baladeur étant indiquée comme tardive, mais l'invocation du transistor aurait peut-être été riche de sens pour le milieu du XXe siècle). Dans sa démonstration convaincante, l'auteur situe le journal et son triomphe autour de 1900. On le retrouve alors partout : il meuble les conversations, alimente les formes de sociabilité, les lectures en sont partagées, les exemplaires sont échangés au café. Et, parce qu'il est portatif, il est, selon les termes de Pinson, l'emblème de la mobilité connectée : on le lit dans les tramways, les trains, les bus, les avions.

L'exploration des émotions (vertigineuses, débordantes) repose sur une conviction de l'auteur : le journal a engendré une sorte de révolution émotionnelle qui permet de saisir le collectif. Si l'auteur remarque combien les questions d'affects constituent un défi épistémologique, il parvient à le dépasser à l'aide d'exemples, qui, de Proust à Godard, appréhendent le journal dans l'ensemble des symboles qu'il véhicule. Les rubriques, telles que le courrier des lecteurs et des lectrices, inventé au XIXe siècle, deviennent des traces visibles de la circularité des émotions entre le journal et ses usagers (le terme, substitué parfois à celui de « lecteur » par Pinson, mériterait d'être analysé plus en détail). Les sensibilités, traitées distinctement des émotions, sont quant à elles analysées dans un domaine à première vue paradoxal, tant la lecture est un acte silencieux, qui voit le journal s'accompagner de tout un univers sonore. Le journal met en avant la parole directe : ce qui implique que les lecteurs ont l'impression d'entendre parler quelqu'un ; ou encore les légendes des illustrations qui restituent de courts dialogues vivants. En mobilisant des sources variées, Pinson explore aussi cette question à travers les salles de rédaction répandues dans les films (il cite un grand nombre de films hollywoodiens de Steven Spielberg, *Les hommes du président* d'Alan J. Pakula…) qui donnent une idée de l'environnement sonore du journaliste : les rédactions sont animées, les téléphones sonnent tout le temps, les journalistes se parlent à voix haute, il y a le bruit des machines à écrire, etc. Les petits vendeurs à la criée sont convoqués pour leur scansion des titres de presse dans l'espace urbain mais aussi à travers l'image photographique qui consigne leurs misères, ce qui donne une note tout à fait incarnée à cette relation de la vie au journal.

Pinson explore également la question des espaces et des temporalités, s'adressant en partie à l'histoire

1 Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty (dir.), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX*e *siècle,* Paris, Nouveau monde éd., 2011 (coll. Opus magnum).

connectée. Il évoque l'influence de la France au XIX[e] siècle en s'appuyant sur l'abondance de journaux francophones publiés à travers l'Europe et le monde. Il met ainsi en avant l'idée que le journal est un instrument clé de l'expansion de l'influence de la France à cette époque, en faisant référence à la notion de David Todd, l'« *Empire de velours* ». Le journalisme culturel à la française y apparaît alors comme un modèle relevant du *soft power*, et cette façon de considérer le journal invite l'auteur à forcer le parallèle avec un espace immersif, un véhicule, par lequel on peut se promener dans le monde. Dans le quatrième et dernier chapitre, apparaît, à l'inverse des trois précédents, les grandes divergences entre les deux époques, faisant de la presse est un symbole de modernité, de progrès, donc nécessairement tendue vers le futur : procédés typographiques, techniques de gravure, exemplaires rendus possibles par les rotatives sont les arguments à cette affirmation. Ces trois éléments montrent en quoi le journal est devenu un symbole de modernité, une modernité qui repose sur les processus de production. Le futur est le temps fondamental de la culture médiatique et c'est, paradoxalement, ce rapport au temps qui disparaît avec la culture numérique.

Le choix de l'essai rend possible le passage de Proust à Godard, d'un crieur de Saint-Germain-des-Prés aux salles de rédaction hollywoodiennes, et permet à Pinson de mêler l'expérience personnelle à l'enquête historique. En outre, le format permet d'établir un constat. Le journal, aujourd'hui, a presque entièrement disparu, et Pinson situe, dans le presque précisément, la question de l'adieu évoquée par son titre. En rappelant que le journal est aujourd'hui plus disponible que jamais (rééditions sous forme d'archives, vastes collections numériques qui lui confèrent une valeur patrimoniale), l'auteur cherche à comprendre la contemporanéité de ce type d'enquête et la manière dont il éclaire notre monde actuel.

« L'adieu » n'est pas nostalgique, il n'est d'ailleurs pas entièrement réalisé, et, dans les dernières pages, le lecteur est invité à dire au revoir et à inventer du positif pour sa propre époque. Si Pinson évoque l'odeur du papier, pour mieux évaluer l'écart entre les deux époques, on aurait souhaité voir développée la matérialité du journal (à l'odeur du papier, s'ajoutent les traces d'encre, le bruissement des pages, le format des exemplaires) qui force l'écart quand on compare avec la culture numérique. Si, dans sa conclusion, son « adieu » est recentré sur celui à faire au journalisme, Pinson nous semble aussi laisser penser qu'il faut dire « adieu » au lecteur du journal, à celui qui partageait avec un grand nombre, les émotions que lui apportaient l'ensemble et la diversité des rubriques proposées entre ses pages.